

DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE



DOMAINE
DE CHAUMONT-SUR-LOIRE
CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE

PENSER LA NATURE

RACINES : CE QUI TIENT, CE QUI LIE, CE QUI POUSSE
21 et 22 MAI 2026



WWW.CONVERSATIONSSOUSLARBRE.FR / SEMINAIRE@DOMAINE-CHAUMONT.FR

Fondation
Malatier
- Jacquet
adhésion à la Fondation de France

Fondation
de France

Pour la
Science philosophie
magazine

RÉGION
CENTRE
VAL DE LOIRE



LES CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE

« Racines : ce qui tient, ce qui lie, ce qui pousse » : choisir ce thème, c'est, une fois encore, se tourner vers la nature pour éclairer le devenir humain, pour découvrir des formes et des processus capables d'en déplacer les lignes. À partir du vivant, il s'agit d'interroger ce qui nous tient, nous relie et nous met en mouvement. Les racines ne se donnent pas d'emblée, elles opèrent dans l'épaisseur des sols comme dans celle des existences et ne disent pas seulement d'où l'on vient, mais comment quelque chose persiste et se transforme. Les racines dessinent une dynamique discrète et continue, dont dépend toute forme de croissance.

En 2023, le Domaine de Chaumont-sur-Loire a créé son Centre de réflexion Arts et Nature pour rendre explicites les convictions et les engagements qui nourrissent son projet. Dans un temps marqué par les bouleversements écologiques et les profondes mutations de nos sociétés, il nous a semblé essentiel d'ouvrir un espace où penser autrement, où faire dialoguer les savoirs, les sensibilités et les expériences.

Les Conversations sous l'arbre s'inscrivent dans cette volonté. Elles rassemblent philosophes, scientifiques, artistes, écrivains et penseurs venus d'horizons multiples pour croiser leurs regards et inviter chacun à interroger sa relation à la nature. Soutenues par *Philosophie magazine*, *Pour la science*, la Fondation Malatier-Jacquet, la Fondation de France et le CNRS, elles proposent un temps de partage et de réflexion, où la pensée se déploie dans un esprit de convivialité et d'exigence.

Pour cette édition, nous aurons le plaisir d'accueillir l'anthropologue **Charles Stépanoff**, l'écologue **Jacques Tassin**, le philosophe **Olivier Remaud** et le plasticien **Pascal Convert**. Leurs voix, singulières et complémentaires, viendront éclairer ce qui, en nous et autour de nous, tient, relie et fait croître, en déplaçant nos manières d'en éprouver la portée.

Chantal Colleu-Dumond
Directrice du Domaine



RACINES : CE QUI TIENT, CE QUI LIE, CE QUI POUSSE

La racine est avant tout pensée comme ce qui se dérobe. Elle échappe au regard autant qu'elle résiste à la définition. Organe végétal, bien sûr, par lequel la plante s'ancre, capte et échange ; mais aussi principe explicatif, métaphore, parfois injonction. On parle de racines pour dire l'origine, l'appartenance, la continuité, comme si ce qui nous constitue devait nécessairement s'enfoncer quelque part pour tenir. Or, cette évidence vacille dès que nous nous y attardons. Car la racine ne désigne pas seulement un point de départ, mais un ensemble de processus. Dans le sol, elle explore, sélectionne, interagit avec des organismes multiples, au point de remettre en cause l'idée d'un individu autonome.

Dans les discours, elle peut tout autant relier qu'assigner, ouvrir des filiations qu'enfermer dans des appartenances. Entre réalité biologique et construction symbolique, la racine engage ainsi une série de tensions : entre origine et devenir, ancrage et circulation, mémoire et invention, singularité et réseau. Que signifie alors « avoir des racines » ? De quoi parle-t-on lorsque l'on invoque ce terme pour penser le vivant, les sociétés ou les œuvres ? Et surtout, que nous apprend la racine sur les manières de tenir, de se lier et de croître dans un monde instable ?

Tout d'abord, ce qui tient ne peut plus être envisagé comme un simple ancrage. Si la racine ne se réduit ni à une origine ni à une fixation, alors tenir relève d'un autre régime : celui d'un ensemble d'ajustements continus. Dans le sol, la racine s'étend, se ramifie, compose avec des matières hétérogènes, des densités de sol variables, des apports en eau et en nutriments divers. Elle construit son environnement autant qu'elle l'investit. La stabilité apparente de ce qui s'observe en surface est le fruit d'une activité, toujours située, toujours opportuniste. Transposée aux existences humaines, cette dynamique invite à réexaminer ce qui nous tient : non comme un socle unique,



mais comme une multiplicité de relations, de conditions et de dépendances, souvent invisibles, dont l'équilibre ne résulte que par leur transformation même.

Ce qui lie, ensuite, engage un déplacement plus radical encore. Car la racine ne relie pas seulement la plante au sol, elle participe à des systèmes d'échanges complexes où les frontières de l'individu deviennent incertaines. Les recherches en biologie végétale ont mis en évidence l'importance des réseaux mycorhiziens, ces associations entre racines et champignons à travers lesquelles circulent nutriments, signaux chimiques et informations. L'arbre n'y apparaît plus comme une entité isolée, mais comme un point dans un réseau où chaque organisme affecte et est affecté. Lier ne signifie donc pas simplement connecter, mais coexister dans un milieu partagé, où les interactions priment sur les identités. Cette réalité biologique résonne avec les interrogations anthropologiques et sociales : les racines, souvent invoquées pour dire l'appartenance, ne désignent pas seulement une origine commune, mais des modes de relation en constante recomposition. Elles obligent à penser des liens qui ne soient ni figés ni exclusifs, mais ouverts, traversés, parfois conflictuels.

Ce qui pousse, enfin, ne saurait être réduit à un élan vertical, une croissance orientée vers la lumière. La racine introduit une autre figure du mouvement : celle d'une progression sans visibilité, guidée par des variations imperceptibles – gravité, humidité, composition chimique du sol. Elle ne suit pas un tracé prédéfini, elle répond à des conditions. Certaines ramifications s'interrompent, d'autres bifurquent, d'autres encore reprennent ailleurs. Ce qui pousse relève ainsi d'une exploration de terrain, d'une capacité à inventer des trajectoires sans modèle préalable. Une telle dynamique interroge nos propres manières d'agir : faut-il toujours voir pour avancer ? Faut-il prévoir pour se développer ? La racine suggère au contraire une forme d'« intelligence distribuée », fondée sur l'ajustement, la réactivité, la transformation continue.



Dans cette triple perspective — tenir, lier, pousser — la question de la mémoire se trouve à son tour déplacée. Car si la racine est souvent associée à l'origine, elle ne conserve pas le passé sous forme d'archive. Elle enregistre autrement : par des modifications de structure, des adaptations physiologiques, des réponses aux contraintes du milieu. Cette mémoire n'est pas localisée, mais distribuée dans les tissus, les interactions, les capacités mêmes de la plante à faire face à ce qui advient. Elle n'est pas récit, mais condition d'action. Une telle conception invite à envisager la mémoire au-delà de la conservation : non comme accumulation, mais comme inscription dans un milieu en perpétuelle évolution.

Reste à affronter l'ambivalence du terme « racine ». Car ce qui tient peut aussi contraindre, ce qui lie enferme, ce qui pousse se heurte à des limites. L'invocation des racines a souvent servi à fixer des identités, à naturaliser des appartenances, à exclure au nom d'une origine supposée. Or, l'observation du vivant contredit cette vision : les racines ne cessent de se transformer, de s'étendre, de se recomposer. Elles ne garantissent aucune stabilité de l'être, mais témoignent au contraire d'une plasticité fondamentale, d'une capacité à faire avec des conditions changeantes, à intégrer l'altérité, à produire du commun sans effacer les différences.

Considérer les racines aujourd'hui, ce n'est donc pas revenir à un point de départ, mais interroger les conditions mêmes de l'existence, du lien et de la croissance. C'est accepter de déplacer nos catégories, de renoncer à des oppositions entre origine et devenir, ancrage et mobilité, individu et milieu. C'est reconnaître que ce qui nous constitue ne s'enracine pas dans une profondeur immuable, mais se tisse dans un ensemble de relations en transformation constante.

LES INVITÉS

CHARLES STÉPANOFF

Attachements et détachements

Les désastres écologiques récents donnent l'impression que les humains amènent la dévastation partout où ils s'installent. Sommes-nous condamnés à rendre nos milieux de vie inhabitables ? Les recherches récentes en anthropologie et en écologie humaine offrent une vision complètement différente. Les écosystèmes les plus riches de la planète, comme les forêts d'Amazonie ou de Nouvelle-Guinée, sont habités et jardinés par des communautés humaines depuis de nombreux millénaires. Il existe une extraordinaire diversité des façons humaines de se lier à la Terre qui créent des alliances entre le domestique et le sauvage et offrent des habitats à la biodiversité. Aujourd'hui ce qui menace le vivant, c'est la perte de notre diversité bioculturelle, des savoirs terrestres et des modes de vie paysans qui ont fait la richesse de notre planète depuis dix millénaires.



© Emmanuelle Marchadour

Charles Stépanoff est anthropologue, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et membre du Laboratoire d'anthropologie sociale. Il est spécialiste du chamanisme sibérien et enquête sur les rapports des humains à leurs environnements dans la longue durée. Il a mené récemment des enquêtes en France sur les conflits autour de la faune sauvage et de la chasse, ainsi que sur la collaboration avec les animaux dans l'élevage.

Il a publié aux éditions La Découverte : *Voyager dans l'invisible, techniques chamaniques de l'imagination* (2019), *L'animal et la mort. Chasses, modernité et crise du sauvage* (2021, prix Arte-France Culture et prix François Sommer), *Attachements. Enquête sur nos liens au-delà de l'humain* (2024, prix Payot).

JACQUES TASSIN

L'imaginaire inopportun de la racine

La racine est propice au déploiement de notre imaginaire, à distance toutefois de ses réalités biologiques. Elle est d'abord la métaphore première de nos origines, alors qu'elle n'est pourtant pas le point de départ d'une plante, qui est la graine, et qu'elle n'en représente qu'un chemin de déroulement. Nulle plante ne pousse en effet depuis ses racines vers son sommet, comme sortant peu à peu de terre. Les racines ne constituent pas non plus la voie alimentaire première des plantes, mais notre connaissance de la photosynthèse, selon quoi la plante se nourrit du ciel avant de dépendre du sol, peine à vaincre cette croyance. Présumée égoïste, au seul service de la plante qu'elle soutient, elle est en réalité le support de multiples symbioses et s'offre à l'altérité : elle est un lieu de circulations ouvertes, conduites sans filtre identitaire. Enfin, la racine se rattache à des plantes toujours vagabondes, jamais vouées à demeurer ancrées en une terre particulière. Les normes identitaires nous renvoyant à nos « racines » s'affranchissent dès lors de toute réalité biologique. Somme toute, notre méconnaissance de la racine n'est pas sans incidence sur notre représentation de nous-mêmes.



Jacques Tassin est écologue. Il est directeur de recherches au Cirad et membre de l'académie d'agriculture de France. Il s'intéresse principalement à nos regards sur les plantes, et nos difficultés à les penser en mouvement. Engagé dans la médiation des savoirs, il privilégie les formes mêlant arts et sciences. Aussi ses essais scientifiques sur le végétal, tels *À quoi pensent les plantes ?* (Odile Jacob) ou *Penser comme un arbre* (Odile Jacob) laissent-ils une large place à l'expression poétique. Dans le cinéma, il est intervenu comme auteur du livre *Le Chêne* (Belin) accompagnant la sortie du film éponyme, et est l'auteur d'un documentaire sur la feuille, intitulé *L'enfeuillage du monde* (Museo Productions). Il est aussi biographe de l'écrivain Maurice Genevoix, auquel il a consacré plusieurs livres.

OLIVIER REMAUD

Racines volatiles

L'imaginaire des racines est associé à la sédentarité. Mais les racines ne cessent de voyager. Des graines sont emportées par le vent, elles s'accrochent aux pattes des mammifères, les oiseaux migrateurs en abritent dans leurs estomacs. Rien n'est immobile sur Terre alors que tout nous semble enraciné. Même les pierres des pentes montagneuses migrent. Par analogie, toutes les racines unissent des mondes anciens et en fabriquent de nouveaux. Leurs voyages régénèrent des milieux naturels et enrichissent des sociétés en mouvement. Dans cette conférence, je vous raconterai des histoires de racines volatiles. Au croisement des sciences naturelles et des sciences sociales, avec une attention particulière pour l'étude des traces laissées par les organismes (l'ichnologie), je montrerai combien attachement et détachement riment ensemble. Prendre racine ailleurs n'est pas une option, c'est un trait fondamental de la condition des vivants. Il suffit de tomber sur de très vieilles empreintes de pas, de pistes ou de terriers incrustées dans le sol pour s'en rappeler. Saisis par l'émotion, nous comprenons que des êtres ont jadis suivi ce chemin, qu'ils n'ont pas tout à fait disparu et que nous ne sommes pas seuls. Dès qu'il y a des racines, il y a des circulations, des souvenirs et des attentes.



© Claudia Peppel

Olivier Remaud est philosophe et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Lauréat de plusieurs prix nationaux et internationaux, il a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Un monde étrange. Pour une autre approche du cosmopolitisme* (2015) aux Presses universitaires de France, *Solitude volontaire* (2017) chez Albin Michel, ainsi que *Penser comme un iceberg* (2020), *Quand les montagnes dansent. Récits de la Terre intime* (2023) et *Nocturne amphibien. Un conte écologique* (2026), tous trois chez Actes Sud. Dans ses écrits, traduits en plusieurs langues, il s'intéresse aux milieux de vie et aux relations entre humains et non-humains. Il défend l'importance des récits pour (ré)orienter nos comportements à l'égard du vivant.

PASCAL CONVERT

La demeure, la souche : apparentements de l'artiste

La souche est un objet de profondeur, mais aussi d'extension : elle procède encore de la racine, elle procède déjà de la ramure. [...] La souche est un volume de temps organique, puisqu'elle concentre toute la gestation, toute la croissance de l'arbre qu'elle supporte. Mais elle est aussi un filet spatial, l'assise sculpturale et le système graphique de la prise de lieu que l'arbre finit toujours par mener à bien.



© Eric Sander

*

Souches noires. Blocs hirsutes, blocs non calmes « *ici-bas chu[s] d'un désastre obscur* »*, comme souvent la sculpture nous donne de l'éprouver. Les unes ont été extraites des champs de morts de Verdun, puis méticuleusement passées à l'encre de Chine. Les autres ont été moulées sur un arbre atomisé d'Hiroshima, puis méticuleusement passées au laque noir. Dans les deux cas s'impose l'étrange conjonction du brûlé et du graphique : objets à la fois dévastés et rendus formellement précieux.

*

L'attention s'aiguise donc devant la nature graphique de ces objets : l'œil se fait petit à petit aux traits noirs qui dans le noir prolifèrent. L'encre de Chine n'a pas servi à tracer des traits distincts sur un fond blanc, elle fait plutôt office de « bain graphique », de fond vorace ou plutôt de quelque chose que l'on aimerait nommer le remous du trait.

* *Le tombeau d'Edgar Poe*, Mallarmé, 1876.

Georges Didi-Huberman

Extrait de *La demeure, la souche : apparentements de l'artiste*, éd de Minuit, 1999.

Pascal Convert est plasticien, écrivain et réalisateur. Il s'attache avant tout à une archéologie de la mémoire. Par l'usage et le questionnement des archives, par le recours récurrent au processus de l'empreinte, par la force de présence de la sculpture, médium central de son travail, il s'agit toujours pour lui d'invoquer puissamment le réel, d'engager de multiples façons le jeu tragique entre présence et absence, entre disparition et force de réalité immédiate donnée aux êtres convoqués devant nous par ses œuvres. Depuis une dizaine d'années, les propositions marquantes se succèdent : citons notamment, en 2022, pour le Voyage à Nantes, une installation pérenne dans le cimetière Miséricorde fait émerger des cervidés de verre de la végétation entre les tombes. Et c'est une caractéristique du verre, son matériau de prédilection, que de créer une absence tangible, d'affirmer la destruction, celle qui a eu lieu ou celle qui est toujours possible avec cette fragile matière. Tel est le propos des œuvres peut-être les plus connues de Pascal Convert, reposant sur ce qu'il appelle la cristallisation : *le Christ cristallisé* [2014] de l'église Saint-Eustache à Paris, ainsi la grande *Bibliothèque cristallisée* [2016] de Chaumont-sur-Loire.

DEUX JOURS DE CONVIVALITE ET DE JUBILATION INTELLECTUELLE

L'accueil des participants a lieu le jeudi 21 mai en fin de matinée. L'ouverture des *Conversations sous l'arbre* est célébrée en toute convivialité par un déjeuner pris en commun. L'après-midi débute à 14 h 30. **Cédric Enjalbert**, rédacteur en chef adjoint de *Philosophie magazine*, prononce une allocution introductive avant de laisser la parole à l'anthropologue **Charles Stépanoff**. À la pause du milieu d'après-midi succède la conférence de l'écologue **Jacques Tassin**. Ensuite, invités et participants partent à la découverte de la Saison d'art du Domaine et du Festival International des Jardins. À la nuit tombée, un dîner est servi au Grand Chaume.

Le lendemain, la journée débute par la conférence à 9h30 du philosophe **Olivier Remaud** et se poursuit par l'intervention du plasticien et écrivain **Pascal Convert**. L'après-midi est consacrée à la table ronde, qui rassemble les invités et est animée par Cédric Enjalbert. Une séance de dédicace s'ensuit. À 16 h 30, les *Conversations sous l'arbre* prennent fin autour d'une collation.

PROGRAMME DES CONVERSATIONS SOUS L'ARBRE 2026

Jeudi 18 et vendredi 19 juin
COULEURS ET PERCEPTION DU VIVANT

Jeudi 24 et vendredi 25 septembre
LES ALGUES, UN CADEAU DE L'OcéAN

Jeudi 15 et vendredi 16 octobre
LA CUEILLETTE, ENTRE SAVOIR ET ART DE VIVRE





Photos : © C. Collet-Dumond / E. Sander / J. Salmon

Retour aux racines

Festival International des Jardins 2021

RÉSERVATIONS ET INFORMATIONS

seminaire@domaine-chaumont.fr

www.conversationssouslarbre.fr